

Édito

Cette année 2010 débute sous des auspices favorables avec les deux journées que nous organisons le 14 et le 20 janvier en partenariat avec, d'une part, les éditions Economica et, d'autre part, l'Académie du Second Empire. Le nombre important d'inscriptions enregistrées début janvier montre l'intérêt porté à l'histoire militaire dans notre pays et constitue un signe encourageant pour notre Commission. Il nous incite à prévoir le développement de ce type d'actions auxquelles sont conviés des intervenants originaires d'autres pays de l'Union européenne, de façon à accroître notre rayonnement. J'espère que vous serez nombreux à participer à ces manifestations, et vous souhaite une excellente et prospère année 2010.

■ Jean Avenel, président de la CFHM

VIE DE LA COMMISSION

“L’armistice de 1940, faute ou nécessité ?”

Sous le haut patronage du général Desportes, directeur du Collège interarmées de défense (CID)

Colloque présenté par

Le professeur Jean Avenel,
président de la Commission française
d'histoire militaire (CFHM)

Le contrôleur général des armées (2S)
Jean-Philippe Ricalens,
directeur de collections, éditions Economica

Judi 14 janvier 2010, de 9 h 15 à 17 h 30

École militaire – Amphithéâtre Desvallières

PROGRAMME

I – LA SITUATION DE JUIN 1940

Introduction et modérateur : Jean-Philippe Ricalens

- **L'armée de terre française, en France et en Afrique du Nord**, par le colonel (ER) Paul Gaujac
 - **Les capacités de l'armée de l'air française en Afrique du Nord**, par Patrick Facon, directeur de recherche au Service historique de la défense (SHD)
 - **L'amirauté française face aux problèmes de transport maritime**, par le capitaine de vaisseau (ER) Claude Huan
 - **La politique de Hitler et les possibilités allemandes et italiennes**, par le professeur d'histoire Philippe Richardot
 - **La situation intérieure et l'état de l'opinion française**, par Henri de Wailly, chercheur associé au SHD
 - **La position du haut commandement face à la situation militaire (9-17 juin 1940)**, par le lieutenant-colonel Max Schiavon
 - **Paul Reynaud et le général Weygand, la question de l'armistice, de la défaite militaire au projet d'union franco-britannique**, par le professeur Elisabeth du Réau
- >>> Questions et réponses

II – LE DÉBAT (à partir de 14 h)

Modérateur : Général (2S) Maurice Faivre, vice-président de la Commission française d'histoire militaire

- **Les choix stratégiques en juin 1940**, par le colonel (ER) Louis-Christian Michelet
 - **La volonté et la capacité de défendre l'Afrique du Nord**, par Jacques Belle, conseiller maître honoraire à la Cour des comptes
 - **Le point de vue britannique sur l'armistice**, par le professeur Antoine Capet
 - **Le point de vue italien sur l'armistice**, par Ciro Paoletti, directeur d'études historiques et militaires
 - **Le caractère indispensable de l'armistice**, par le capitaine de frégate (ER) Bernard Legoux
- >>> Questions et réponses

Conclusion, par le professeur Jean Avenel

“La loi Niel de 1868 : la France de Napoléon III face à l’hostilité du chancelier Bismarck”

Le général Robert Bresse, directeur du musée de l’Armée

Le professeur Jean Avenel,
président de la Commission française d’histoire militaire

Monsieur Alain Boumier,
président de l’Académie du Second Empire

Séance-débat du

Mercredi 20 janvier 2010, de 15 h à 17 h 30

Auditorium Austerlitz (niveau -1) – Musée de l’Armée – 129, rue de Grenelle – 75007 Paris

PROGRAMME

Allocution d’accueil du général Bresse

Présentation de la séance par le professeur Jean Avenel et Georges Duruy

(Débat en milieu et en fin de séance)

- **Géopolitique de l’Europe en 1867-1870**, par le professeur Jacques Barrat, Université de Paris II-Assas, ancien diplomate
- **L’armée française en 1867 : état des lieux**, par le colonel Henri Ortholan
- **Tenants et aboutissants de la loi Niel**, par François Roth, professeur émérite à l’Université de Nancy II
- **Niel et Napoléon III : estime et amitié de deux innovateurs**, par le lieutenant-colonel Stéphane Faudais
- **Les conscrits de 1867-1869 : étude des mentalités**, par Guy Soudjian, proviseur du Lycée Montesquieu au Mans

En présence de S.A.I. LA PRINCESSE NAPOLÉON

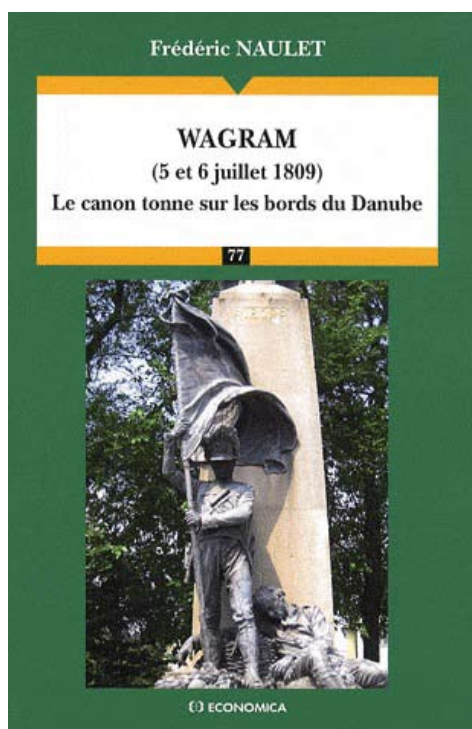
LES CONFÉRENCES DE LA CFHM

Wagram, une bataille d’artillerie

le 14 novembre 2009, par Frédéric Naulet*

Immédiatement après l’échec d’Essling (21 et 22 mai 1809), Napoléon affirma que « l’artillerie [jouerait] un rôle prépondérant dans la future bataille ». En effet, lors de ces difficiles journées, une grande partie de l’artillerie française n’avait pu franchir le Danube. Durant deux jours, l’armée avait subi l’écrasante supériorité des pièces autrichiennes sans pouvoir y répondre efficacement. Bien décidé à ne plus assister à un tel spectacle, Napoléon parvint à rassembler 527 pièces début juillet, contre 430 pour son adversaire.

Deuxième enseignement de ce début de campagne : les bataillons français n’étaient plus ceux d’Austerlitz. De nombreux vétérans avaient disparu ou guerroyaient en Espagne. Leurs suc-



cesseurs n’avaient ni leur capacité manœuvrière ni leur efficacité au tir. Napoléon décida donc de donner deux pièces de trois par régiment (pour des raisons pratiques, ce seront surtout des pièces de six), « convaincu du grand mal fait à nos armées en ôtant les pièces des régiments ». Non seulement ce renfort devait augmenter la puissance de feu de son armée, mais il devait aussi rassurer les jeunes conscrits. Faute de pouvoir réunir les 94 pièces nécessaires, seules 64 furent distribuées.

La troisième constatation concernait l’armement de l’île de Lobau. Après la bataille d’Essling, les Français avaient terriblement craint un bombardement de l’île par les Autrichiens. Pour écarter tout risque, Napoléon décida de transformer l’île en une ►►►

▶▶▶ véritable citadelle. Quatorze batteries établies sur son pourtour, réunissant 121 bouches à feu, devaient maintenir à distance l'artillerie autrichienne et repousser toute attaque. Ces pièces étaient également appelées à jouer un rôle déterminant le 5 juillet, en appuyant les opérations de franchissement du petit bras du fleuve.

Du point de vue de l'emploi de l'artillerie, la bataille de Wagram est intéressante à deux niveaux : le recours au bombardement préparatoire massif et l'utilisation de grandes batteries. Le 6 juillet, lors de son attaque contre le village de Markgrafneusiedel, Davout bombarda les positions autrichiennes pendant quatre heures, avec près d'une centaine de pièces. Cette opération avait pour but de rassurer ses hommes avant l'assaut et d'éprouver les défenses ennemies, mais il ne faut pas en exagérer l'efficacité car ses quatre divisions furent confrontées à une farouche résistance.

Du point de vue de l'artillerie, l'action la plus célèbre de la bataille de Wagram fut la formation d'une gigantesque batterie de plus de 80 pièces, pour tenir en respect deux corps autrichiens en attendant le redéploiement des

divisions de MacDonald. Celle-ci remplit parfaitement son rôle pendant deux heures mais, là encore, il ne faut pas en exagérer l'effet. Le lendemain de la bataille, Boulart fut surpris du faible nombre de morts causées par l'artillerie, compte tenu de la quantité de projectiles tirés. Mais Napoléon n'avait pas cherché à provoquer de lourdes pertes chez son adversaire. La grande batterie, qui devait contenir l'ennemi, avait parfaitement rempli son rôle. L'Empereur aura souvent recours à ce rassemblement d'artillerie au cours de ses campagnes ultérieures.

Si Wagram fut la dernière victoire de Napoléon lui ayant permis de terminer victorieusement une campagne, elle marqua le début de ces batailles dans lesquelles l'artillerie se vit confier un rôle de plus en plus déterminant. ■

* **Frédéric Naulet**, docteur en histoire, spécialiste de l'artillerie, a publié *Wagram (5 et 6 juillet 1809). Le canon tonne sur les bords du Danube*, en janvier 2009, aux éditions Economica, coll. « Campagnes & Stratégies ». Il est membre de la CFHM.

Le général Georges, un destin inachevé le 12 décembre 2009, par le lieutenant-colonel Max Schiavon*

Sorti troisième de Saint-Cyr, en 1897, le lieutenant Georges choisit le 1^{er} régiment de tirailleurs. Il participe à plusieurs colonnes qui visent à pacifier le Sahara. Après l'École supérieure de guerre, il devient aide de camp du général Picquart, ministre de la Guerre, puis retourne en Algérie commander une compagnie de tirailleurs qu'il mène au feu victorieusement sous les yeux du général Lyautey.

Après avoir réussi à résoudre le problème, jusque-là insoluble, de la conscription des indigènes, il sert au 1^{er} bureau de l'état-major de l'armée en 1913, sous les ordres du général de Castelnau. Blessé au début de la Première Guerre mondiale, en Lorraine, il est affecté à l'EMA, à Salonique, puis dans l'état-major de Foch.

Il prend le commandement du 64^e régiment de tirailleurs à Spire en Allemagne, en 1922, et participe à l'occupation de la Ruhr. Après le Centre des hautes études militaires (CHEM), il devient chef d'état-major du maréchal Pétain lors de la guerre du Rif, en 1926, puis prend le commandement de la division d'Alger. De 1929 à 1931, il est chef du cabinet militaire du ministre de la Guerre, André Maginot, puis placé à la tête du 19^e corps d'armée en Algérie.

Promu général d'armée, il intègre le Conseil supérieur de la guerre en 1933. Blessé lors de l'attentat de

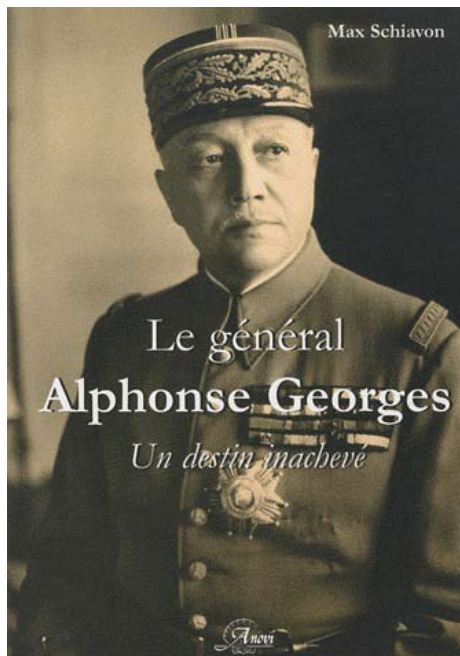
Marseille, qui coûtera la vie au roi Alexandre de Yougoslavie, il occupe à partir de 1935 le poste d'«adjoint» du général Gamelin, major des armées en temps de guerre.

En septembre 1939, il devient adjoint du général Gamelin pour le front du Nord-Est et, en décembre, commandant du front du Nord-Est. Georges désapprouve le plan adopté. L'attaque allemande du 10 mai démontre l'incapacité de l'armée française à entamer des mouvements stratégiques. Georges, depuis le GQG, voit ce qu'il faudrait faire, mais les ordres qu'il donne sont dépassés par la vitesse avec laquelle l'ennemi progresse.

Après l'armistice, il organise l'armée de 100 000 hommes, est ensuite placé dans la section de réserve. En 1943, Churchill organise son évasion de France afin qu'il puisse rejoindre le général Giraud en Algérie. Il participe au Comité français de libération nationale, sans parvenir à y imposer son point de vue.

À la Libération, il apporte son témoignage, puis se retire de la vie publique. Il décède en 1951. ■

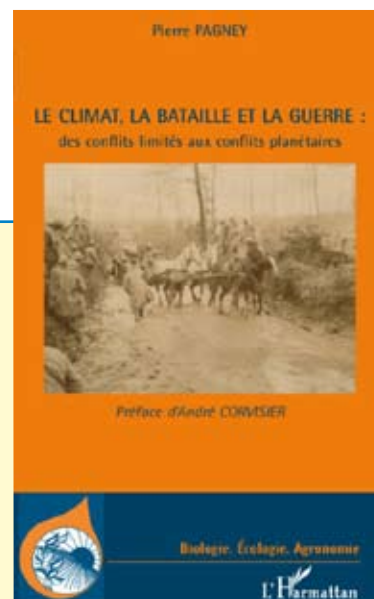
* **Le lieutenant-colonel Max Schiavon** vient de publier une biographie, *Le général Alphonse Georges, un destin inachevé*, aux éditions Anovi. Il est membre de la CFHM.



Pierre PAGNEY

Le climat, la bataille et la guerre : des conflits limités aux conflits planétaires.

Préface du professeur André Corvisier, Paris, 2008, L'Harmattan (éd.),
coll. « Biologie, Écologie, Agronomie », 314 p., 27 €.



Écrite par un grand climatologue français, professeur émérite à la Sorbonne, lieutenant-colonel et membre associé de l'Institut des hautes études de défense nationale (IHEDN), cette étude est une réflexion synthétique sur la relation entre guerre et environnement prise d'un point de vue non seulement géographique mais aussi humain, tant il est vrai que la perception de l'homme s'inscrit dans l'espace autant que dans son échelle personnelle, comme le dit en substance l'auteur dans son avant-propos. Longtemps le climat a fait partie, pour les combattants, du simple domaine du vécu. Le *xx^e* siècle l'a intégré à la science militaire, avec l'aviation (ajoutons la marine, beaucoup plus tôt). Il fallait conceptualiser son usage. Avec Pierre Pagney, c'est chose faite.

L'ouvrage commence par trois chapitres synthétiques. Le premier fixe l'objet de l'étude. L'information se trouve rarement chez les théoriciens, hormis peut-être Clausewitz (l'exemple de Foch est révélateur). Pagney a donc dû réaliser un énorme travail de dépouillement d'informations dispersées. Il ne cache pas que beaucoup reste à faire. Mais il indique la méthode : esprit critique et passage des données stratégiques et tactiques au crible de la climatologie. Il démontre au passage que la connaissance météorologique est (et a toujours été) un avantage stratégique et tactique à ne pas négliger, et établit, exemples à l'appui, combien, depuis 1940, les plus grands succès militaires sont dus à un bon service de météo. Le deuxième chapitre détermine les échelles spatio-temporelles de la climatologie et montre leur interaction avec les échelles correspondantes dans l'art de la guerre. Il est clair que la logique météo de la bataille ponctuelle et la stratégie globale d'un conflit généralisé sont fondamentalement différentes. Le troisième chapitre examine les contraintes du temps sur les hommes et les matériels : impossibilités physiologiques, maladies ou résistance psychologique des uns, risque de casse et de non-fonctionnement des autres, avec leurs implications. De façon dense mais claire, tout est dit.

Les deux parties suivantes sont consacrées à l'implication de la météorologie et du temps dans les conditions de combat. Progressivement, on est allé du temps court et de l'espace restreint (de l'Antiquité au *xviii^e* siècle) à un temps long et un espace élargi (le tournant se situe sous la Révolution et l'Empire) pour enfin parvenir, après 1940, à une guerre planétaire, en trois dimensions, l'époque nucléaire marquant l'obligation d'intégrer le paramètre du climat dans la guerre. Plusieurs batailles ou campagnes longues, à valeur exemplaire, sont analysées. Effectifs ou armements sont mis en rapport avec les aléas climatiques, afin d'en percevoir l'importance. De la bataille de Cannes à la troisième guerre du Golfe - en passant par Azincourt, la campagne de Russie, les alternances saisonnières de la guerre de Sécession, l'expédition de Boubaki, le Chemin des Dames, Stalingrad -, le rôle du mauvais, mais aussi du beau temps est démontré. La guerre sur mer et dans les airs n'est pas oubliée. Les réussites ou erreurs stratégiques et tactiques sont dégagées. La réflexion s'étend à l'interaction entre guerre bactériologique et climatologie, et aux conséquences militaires du réchauffement climatique. L'information est sûre (comme en témoigne la vaste bibliographie citée... et manifestement méditée), la réflexion va loin en restant toujours accessible, même au profane. Un seul regret cependant : l'auteur s'est limité à quelques batailles et à 170 pages sur ce propos, laissant le lecteur sur sa faim. Le champ d'étude ouvert par Pagney est immense, l'ouvrage doit susciter de très nombreuses recherches. On comprendra que ce livre, malgré un nombre trop restreint de pages, est un ouvrage majeur que tout chef militaire et tout historien du fait guerrier se doivent de lire et de méditer. C'est, pour reprendre l'expression de son préfacier, « un livre pionnier, qui comble une lacune béante et qui ouvre aux historiens militaires un domaine de recherches qu'il a balisé. Espérons qu'il sera entendu ».

■ Jean-Nicolas Corvisier

PUBLICATIONS

Défense nationale et sécurité collective, 70^e anniversaire.

Mai 2009, 196 p. 12 €.

Ce numéro spécial présente un intérêt historique et intellectuel, puisqu'il célèbre le 70^e anniversaire de la RDN en rediffusant une série d'articles qui rappellent le rôle moteur de la revue dans l'évolution de la pensée militaire.

Créée en mai 1939 sous le titre de *Revue des questions de défense nationale*, elle a été interrompue dès septembre 1939 pour paraître en 1945 avec un éditorial du général Juin et un nouveau titre, en attendant d'y ajouter, en 2005-2006, la «*sécurité collective*» ainsi qu'une version en langue anglaise, des numéros thématiques et une base de données sur Internet. L'éditorial du président, le général Norlain, souligne que 3 500 auteurs ont publié 146 000 pages, mettant l'accent successivement sur le caractère global de la défense, sur la stratégie nucléaire et sur l'actualité après la fin de la guerre froide. Un message du président de la République met en parallèle cet anniversaire avec le Livre blanc de 2008, qui, selon lui, apporte un «*renouveau de la pensée stratégique*».

Le général Bulit et l'amiral Girard, coordinateurs de ce numéro, ont d'abord choisi de rééditer des articles consacrés au nucléaire. Le précurseur est l'amiral Castex, qui, dès 1945, montre qu'avec l'arme atomique, «*la nation faible peut menacer la nation forte*». Ce «*pouvoir disproportionné*» constitue pour Jean Guittou une «*arme paradoxale*», et Jacques Vernant souligne que sa puissance impose le «*blocage des conflits mondiaux*».

En 1963, le général Beaufrere replace la stratégie militaire dans le cadre d'une «*stratégie totale*» soumise au politique, ce que confirme le général Ailleret dans son approbation de la «*défense tous azimuts*», des «*môles de résistance*» et de la critique gaulliste de l'intégration atlantique. Raymond Aron, en 1976, s'interroge sur la «*notion de rapport de forces à l'ère nucléaire*»; face

aux évolutions américaine et soviétique, il souligne que la «*pluralité des facteurs de force*» n'exclut pas le rôle décisif de ceux qui possèdent la force militaire.

Quatre auteurs analysent les conceptions des penseurs français de la stratégie de dissuasion : Christian Malis s'attache à la doctrine du général Gallois, éducateur du général de Gaulle, apôtre d'une indépendance nationale proche du neutralisme; Pierre-Dominique d'Ornano admire la clarté d'expression de Lucien Poirier, qui combine «*l'interdiction des actions adverses et l'action extérieure de soutien de nos propres intérêts*»; Pierre Messmer et Bruno Tertrais valorisent la «*stratégie des moyens*» codifiée par le général de Gaulle, en ignorant cependant le rôle prémonitoire du général Ely.

Dans l'après-guerre froide, Paul-Marie de La Gorce observe la dislocation de l'URSS face à la surperpuissance américaine et l'apparition des conflits dans l'«*arc de crise*» allant du Maroc à l'Afghanistan. L'amiral La Bouhérie souligne les «*menaces nouvelles*» constituées par «*les États militaristes et intégristes, et [par] les flux migratoires*». L'amiral Duval étudie les moyens de la «*contre-prolifération nucléaire*», et Jacques Berque caractérise la «*civilisation islamiste*», dont le droit archaïque de la charia bloque l'accès à la modernité.

Dans l'actualité, les instituts de sondage contredisent l'idée reçue d'une opposition de l'opinion à la politique de rupture avec l'Otan en 1966, et de réintégration en 2009. Olivier Kempf estime que le débat stratégique doit s'efforcer de concilier les écrits des stratèges et les blogs informatiques des chercheurs.

Fidèle à sa tradition, la revue nous offre ainsi de remarquables thèmes de réflexion.

■ Maurice Faivre



LES SAINTS MILITAIRES

Saint Gabriel, patron des transmetteurs

L'archange Gabriel est, avec Raphaël et Michel, l'un des trois anges qu'évoque explicitement le récit biblique (Dan. 8, 16-21, Luc 1, 19-26).

Gabriel est d'abord celui qui est envoyé en mission par Dieu pour annoncer à Marie qu'elle sera la mère du Sauveur. Gabriel remplit là une mission qui correspond bien à l'un des rôles constants des anges : transmettre aux hommes les appels de Dieu et ses indicateurs, rapporter à Dieu les pensées et les demandes des hommes qui se tournent vers lui. Le rôle de messenger fidèle et attentif, Gabriel l'a vécu de façon très marquante dans cette Annonciation qui, par la réponse de Marie, a ouvert

l'ère chrétienne du Salut.

L'arme récente des transmissions ne pouvait trouver meilleur patronage que ce saint archange, messenger de la Bonne Nouvelle, prompt et fidèle à exécuter sa mission.



Extraits du *Livre de l'aumônier catholique* (t III, Connaissance des armées, armes et services - Saints patrons). Ce livre, dû à une initiative de l'aumônier André Glantenet, a été approuvé par le conseil presbytéral du Diocèse aux armées françaises, en 1998.

Défense, actualités, histoire : un blog pas comme les autres...

Les internautes ont parfois la surprise de découvrir un blog différent des autres, marqué par la patte personnelle de son auteur. Se plaçant sous le signe d'Athéna, la déesse de la sagesse et de la guerre, Roland Pietrini est passionné par les questions de défense, mais également par l'écriture. Il a souhaité lier ses deux centres d'intérêt afin de retrouver sur son site une communauté de personnes dont le credo est l'ouverture au monde, le recul devant l'événement et l'analyse.

Au détour des articles, nombreux et mis à jour régulièrement, et des photos, vous découvrirez que Roland Pietrini est l'auteur de *Vostok, Missions de renseignement au cœur de la guerre froide*, et le président de



l'association Athéna. L'un des objectifs de cette association, en 2010, est de créer un salon du livre, dont le thème reste encore à définir, ouvert aux écrivains, grands reporters, militaires, diplomates traitant de sujets historiques ou contemporains. Roland Pietrini est officier de réserve sous contrat ESR à l'École de cavalerie de Saumur. ■

<http://vostok.blog4ever.com/blog/index-276653.html>

NOTES DE LECTURE

Peter BAUMGART, Bernhardt R. KROENER et Heinz STÜBIG (Sous la direction de), *Die Preussische Armee zwischen Ancien Régime und Reichsgründung*, Ferdinand Schöningh (éd.), Paderborn, Munich, Vienne, Zürich, 2009, 285 p.

L'armée prussienne, instrument de l'accession de la Prusse au rang de puissance européenne puis de l'unité allemande, enfin noyau de la puissante armée allemande du XX^e siècle, reçoit, avec ce très estimable ouvrage, un tableau nuancé de sa formation, de ses structures et de son rôle dans l'histoire de l'Allemagne.

Bien qu'ouvrage collectif, il s'agit en fait d'une synthèse dont les directeurs ont confié les chapitres à des spécialistes des problèmes évoqués. Parmi ces directeurs, Bernhardt R. Kroener, qui fut attaché militaire à Paris et alors fidèle de mon séminaire, auteur d'une belle thèse sur les étapes militaires françaises au XVII^e siècle, est aujourd'hui un guide de l'école allemande d'histoire militaire.

On ne saurait résumer ces études. En voici la liste, articulée en deux parties séparées par l'événement capital qu'est la bataille d'Iéna.

1^{re} partie - Ancien Régime :

- Peter Baumgart - Frédéric-Guillaume I^{er}, roi soldat ? ;
- Wolfgang Neugebauer - Organisation de l'État et de l'armée en Prusse au XVIII^e siècle ;
- Michaël Rohrschneider - Leopold von Anhalt-Dessau, la réforme selon le modèle hollandais (des Orange), de l'armée prussienne sous Frédéric-Guillaume I^{er} ;
- Bernhardt R. Kroener - Le corps d'officiers en France, Autriche et Prusse au XVIII^e siècle, instrument de la militarisation de la société, un symbole d'intégration sociale ;
- Ralf Strauber - Armée et haute administration à la fin

de l'ère fédéricienne, cause de la prétendue militarisation de l'administration prussienne ;

- Heinz Stübig - Berenhorst, Bülow et Scharnhorst, critiques de l'armée prussienne à l'époque postfédéricienne ;
- Christoph Allmayer-Beck - De Hubertusburg à Iéna, l'armée prussienne vue de l'étranger à la fin du XVIII^e siècle.

2^{de} partie - Puissance militaire et société civile :

- Michael Sikora - La révolution française et l'organisation de l'armée ;
- Michael Sikora - Militarisation et *Zivilisierung*, la réforme militaire prussienne et ses ambivalences ;
- Sabrina Müller - L'armée prussienne et la révolution de 1848-1849, l'armée, facteur de politique intérieure ;
- Wolfgang Peter - La réorganisation militaire de Roon et la fin de la Landwehr ;
- Harald Müller - Le statut militaire de 1974 et le premier septennat militaire allemand ;
- Heinz Stübig - La formation de l'état-major militaire allemand au XIX^e siècle ;
- Jürgen Angelow - Entre partenariat et rivalité, la Prusse et sa puissance militaire, arguments pour la réforme de la politique de revanche de l'Autriche, 1866-1871.

La tendance actuelle des historiens allemands est de montrer les obstacles que la militarisation de la Prusse a rencontrés dans la société civile. Ajoutons qu'ils font un gros effort pour sortir l'histoire militaire du cadre national. Saluons la bonne connaissance de l'histoire militaire de la France, due à l'influence de Bernhardt R. Kroener, et des jugements portés à l'étranger sur la puissance militaire prussienne, due à l'Autrichien Christoph Allmayer-Beck. Traduit en français et en anglais, cet ouvrage rendrait les plus grands services.

■ André Corvisier

Colonel Jean SASSI, avec Jean-Louis TREMBLAIS, *Opérations spéciales, 20 ans de guerres secrètes (Résistance, Indochine, Algérie)*, Paris, Nimrod (éd.), 2009, 336 p., 21 €.

Le 9 janvier 2009 disparaissait le colonel Jean Sassi, véritable figure des Forces spéciales. Né en 1917 de parents corses, fonctionnaires à Bizerte (Tunisie), il découvre la métropole en 1932 et s'illustre à Menton, comme champion de natation. Transmetteur à Villacoublay, en 1938, il refuse la défaite et part pour Alger. Légionnaire en Tunisie, puis soldat au Corps franc d'Afrique, il veut à tout prix se battre, mais se retrouve au 45^e régiment des transmissions où les gaullistes ne sont pas en odeur de sainteté. En août 1943, le commandant Saint-Jacques (Duclos) vient, au nom du Bureau central de renseignements et d'action (BCRA), recruter des volontaires pour les *Special Forces* alliées. Il ne leur promet ni la gloire ni l'avancement, mais le combat et une mort atroce en cas de capture : « *Ils crèveront comme des chiens !* »

Cette perspective ne rebute pas Jean Sassi, qui, alors en Angleterre, passe avec succès les épreuves de l'impitoyable sélection des *Jedburghs*, commandos destinés à être largués sur l'Europe occupée pour aider les maquis. Parachuté le 30 juin 1944 dans la Drôme, il se bat aux côtés des résistants des Basses-Alpes tout en n'appréciant guère les exactions des francs-tireurs et partisans (FTP) ni l'atmosphère de western qui règne, en septembre, à Paris fraîchement libéré. Dégoûté par cette foire d'empoigne – « *C'était un pays malade, en pleines convulsions* » –, il rejoint la Force 136 à Ceylan.

Parachuté au Laos, en juin 1945, il encadre des montagnards Méos (Hmongs) et Rhadés, mais constate que l'OSS américaine joue Hô Chi Minh contre la France. Rapatrié sanitaire en 1946, de retour aux transmissions, il les quitte pour les parachutistes et réoccupe, en 1947, sans effusion de sang, la Manufacture d'armes de Saint-Étienne tenue par la CGT. Heureux de son affectation au 11^e choc en 1949, marié, père de deux garçons, il passe son brevet de pilote en 1953 avec un œil « aveugle » ! puis repart en Indochine. Au Groupe de commandos mixtes aéroportés (GCMA), rebaptisé GMI, il retrouve ses chers Méos et leur chef, Touby Lyfoung. Mais Diên Biên Phu, « *aberration stratégique* » de l'état-major, débouche sur la « *pantalonade tragique* » de Genève et l'abandon, par Mendès France, des minorités indochinoises. Jean Sassi doit leur faire ses adieux en mars 1955.

Après un séjour à Saint-Maixent, il est muté en Kabylie, où commande le général Faure. Revenu en métropole en 1960 en raison d'une maladie pulmonaire, il assiste, accablé, à l'agonie de l'Algérie française et à l'échec de l'OAS. Colonel en 1971, il prend sa retraite et travaille chez Citroën comme directeur du personnel, ce qui lui permet d'embaucher des réfugiés Hmongs, tel le frère de Touby Lyfoung, assassiné par les communistes. Président d'honneur de Bagheera, l'amicale des anciens du 11^e choc, il est reçu par les présidents Reagan et Chirac.

La vie de Jean Sassi a été droite comme la lame d'une épée, et son franc-parler avec ses supérieurs lui a probablement coûté ses étoiles. Un grand soldat, et des souvenirs passionnants avec des photos émouvantes et d'importantes annexes. À lire absolument.

■ Michel Loustau

Martin ALMAGRO-GORBEA (Coord.), *Historia militar de España* (Sous la direction de Hugo O'Donell), *Prehistoria y Antigüedad*, Comisión Española de Historia Militar, Real Academia de la Historia, Laberinto et Ministerio de Defensa, 2009, 412 p., 16 pl. h. t.

Ce premier tome d'une synthèse qui doit comporter 4 tomes et 6 volumes plus un tome d'annexes scientifiques (chronologie, dictionnaire et bibliographie) est important à plus d'un titre. D'abord, il témoigne de la vitalité scientifique et du renom dans leur pays de nos collègues de la Commission espagnole d'histoire militaire. Il est aussi une contribution scientifique majeure à nos études communes. Devant à l'amabilité de notre président de présenter ce volume, je précise que j'en ferai également un compte rendu très circonstancié pour la *Revue des études militaires antiques*, ce qui montre la valeur du livre.

Il y a dans ce travail trois ambitions distinctes et parfaitement réalisées. La première est de mettre à la disposition du public une information à jour sur tous les aspects du fait guerrier dans l'Espagne antique. C'est une véritable gageure, réussie. Ont été ainsi réunis 12 auteurs différents, dont la réputation n'est plus à faire. Une bibliographie de 23 pages qu'on peut considérer comme exhaustive sous-tend le volume (les références internationales et les articles de revues scientifiques parfois rares ne sont pas seulement citées, mais ont été effectivement dépouillées). En cinq parties, tout est dit : « Espagne pré-romaine », « Conflits coloniaux » c'est-à-dire colonisation grecque et conquête romaine, « Période impériale et son armée », « Guerre sur mer » et, pour finir, « Représentation du guerrier ». Ce sont 28 chapitres différents dans lesquels les sources littéraires, archéologiques, numismatiques et iconographiques ont été mises à contribution. Cartes, plans, dessins et photos viennent en appui des textes, tant pour les forteresses que pour les armes et tout ce qui permet les reconstitutions des batailles. Conformément à la logique antique, la différenciation se fait entre Ibères, Celtibères et Lusitaniens, qui font l'objet de chapitres distincts sans qu'ils ne soient exclus du cadre commun. On perçoit ainsi les événements, mais aussi les armements, les tactiques et les logiques géographiques.

La deuxième ambition est de passer de l'événement à la longue durée en replaçant le fait guerrier dans la société correspondante. L'évolution des sociétés, la place des guerriers, la naissance de sociétés militaires et le passage d'une aristocratie militaire à un monde de professionnels y est à chaque fois évoquée. Et pour

le monde romain, on trouvera une utile mise au point que seule l'étude des inscriptions et des thèses récentes pouvait permettre de faire sur la localisation des légions, leur fonctionnement, leur vie quotidienne ainsi que leur place dans la société et l'importance qu'y ont prise les populations d'origine ibérique (les auxiliaires), donc leur influence sur la romanisation de même que sur la mise en place d'une civilisation hispano-romaine.

La troisième ambition est encore plus novatrice. Elle apparaît en filigrane dans chaque contribution, et plus encore dans la trop brève cinquième partie, conclusive, consacrée à la représentation du guerrier : l'histoire culturelle de la guerre. La riche iconographie rassemblée prend ici tout son sens. Prénance et refus de la guerre, présence dans la littérature et l'art (chants et danses guerrières), conception même de la guerre et de sa nécessité sont brièvement évoqués. Une avancée est ainsi faite en direction des recherches à venir.

En un mot, ce livre est appelé à devenir bien vite un classique, une somme d'érudition et l'un des fondements de nos bibliothèques.

■ **Jean-Nicolas Corvisier**

Jean MARCHIONI, *Place à Monsieur Larrey, chirurgien de la Garde impériale*, Babel (éd.), 2006, 692 p., 12,50 €.

Primé à trois reprises par la Société napoléonienne internationale, l'Association des amis du musée du Service de santé aux armées du Val-de-Grâce et la ville d'Hossegor, Jean Marchioni* livre ici une biographie remarquable d'un des rares hommes, si ce n'est le seul, à avoir tenu tête à l'Empereur. D'ailleurs, Napoléon n'hésite pas à dire de Larrey dans son testament : « *C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu.* » Présent dans toutes les campagnes, depuis l'Égypte jusqu'à Waterloo, fidèle parmi les fidèles, même après la mort du Corse, Dominique Larrey était adulé par les soldats qui le surnommaient leur « Providence ».

Grand réformateur du service de santé de l'armée constitutionnelle, puis impériale, Larrey est le premier à introduire un système d'ambulances « volantes » sur le champ de bataille. Pionnier de la chirurgie militaire, il met au point un protocole d'amputation unique à l'époque, puisque se déroulant en un temps record, lui permettant d'enchaîner les interventions chirurgicales avec une rare efficacité et un succès tout aussi appréciable. Son travail est si prolifique et si extraordinaire qu'il est salué par ses adversaires. Ainsi, Wellington, le voyant dans sa longue-vue à Waterloo, ordonne à ses hommes de ne pas

tirer à un endroit très précis. À un de ses officiers qui l'interroge, il répond : « *Je salue l'honneur et la loyauté qui passent.* » Il venait de voir le chirurgien français qui pansait des blessés au plus fort des combats.

Marchioni nous livre une biographie monumentale du chirurgien « préféré » de l'Empereur, une œuvre incontournable qui déroule l'histoire de l'Empire à travers le regard de Dominique Larrey, un médecin profondément dévoué à ses patients, un humaniste allant jusqu'au bout de lui-même pour soulager les blessés sous sa responsabilité, un innovateur de génie, enfin, posant les bases d'un service de santé français en perpétuelle évolution. Alors, « *Place à Monsieur Larrey* », un récit remarquable, dense et à consulter impérativement, pour une lecture différente des guerres napoléoniennes.

■ **Xavier Riaud**

Prosper VIGUIER, *Un chirurgien de la Grande Guerre*, Privat (éd.), Toulouse, 2007, 158 p., 15 €.

Tout comme les *Carnets de l'aspirant Laby*, ce livre est le journal du chirurgien Prosper Viguiet publié quelque quatre-vingt-dix années après son écriture.

Récit autobiographique extrêmement précis quant aux dates et aux événements, l'ouvrage est un témoignage unique en provenance directe du front, mais aussi un voyage initiatique à la découverte de la misère humaine et des blessés de l'armée française, soignés souvent dans des conditions extrêmement précaires.

« *La guerre actuelle donne deux plaies d'obus pour une plaie par balle. Il résulte de la fréquence plus grande des plaies d'artillerie, la fréquence des infections. Les plaies d'artillerie suppurent presque toujours malgré l'iode et pansement aseptique. [...] Conserver d'abord l'homme, ensuite le membre et, plus tard, faire opérations nécessaires pour le rendre utile* », affirme Viguiet.

À travers ces propos effrayants, c'est l'humanisme tout entier des médecins qui se sont dévoués sur le front pour leurs camarades qui transparaît, c'est aussi l'espoir de sauver des vies et de guérir qui fait avancer ces chirurgiens, mais c'est également – hélas, quelque part –, un certain aveu d'impuissance devant l'horreur des blessures auxquelles ils sont confrontés. Viguiet nous emmène à la rencontre de ces hommes qui se sont battus pour la France, et à la découverte d'un Service de santé aux armées en pleine restructuration devant la violence des combats et les dégâts occasionnés par ceux-ci.

Si la lecture de l'Histoire nous enseigne l'humilité, alors, ce livre est incontournable.

■ **X. R.**